

A la mémoire de Jean MARCHAT,

successeur avec Marcel HERRAND des PITOEFF au Théâtre des MATHURINS, était aussi membre du comité aux Affaires Culturelles de l'attribution d'une bourse pour une pièce de théâtre. Il soutint fortement SAAG. Laquelle ne connut pas de bourse. Jean MARCHAT démissionna du comité.

A la mémoire de Jean MARCHAT,

*successeur avec Marcel HERRAND des PTOEFF au
Théâtre des MATHURINS, était aussi membre du co-
mité aux Affaires Culturelles de l'attribution d'une bour-
se pour une pièce de théâtre. Il soutint fortement SAAG.
Laquelle ne connut pas de bourse. Jean MARCHAT
démisionna du comité.*

SAAG

(ACTION DRAMATIQUE
EN 1 ACTE)

à mon épouse, Barbara

DISTRIBUTION

KEN KORVY : quarante-cinq ans. Intellectuel contestataire
SAAG SERNY : trente / trente-cinq ans. Comédienne

L'action se déroule en une seule partie dans un seul décor :
vieille remise ou cave ou dépôt d'objets de démolition. In-
mères diffusées.

SAAG : Nous habiterons une grande maison perdue dans la montagne. Ensemble. Là tu pourras librement travailler. Dire tout ce que tu penses.

KEN : Merveilleuse Saag. Si douce, si tendre, si frêle aussi. Avec ton étonnant pouvoir de transformer ainsi une sombre réalité. Réalité dont je suis bien lucide. Qui brise tout ce qui n'est pas nous-mêmes. Mais ces heures qui lentement passent dans l'instant de notre vie. Il nous faut les vivre pleinement.

SAAG : N'est-ce pas notre habitude ? Vivre pleinement les heures qui nous sont données ? depuis notre première rencontre ?

KEN : Je ne puis imaginer qu'un sombre jour, il me faudra rendre aux dieux ton sourire et ta douceur...

SAAG : Sois calme. Sois calme aussi. Vivons ces heures heureuses qui nous restent encore. Je te vois vivre et suis heureuse. Simplement.

KEN : Saag !

SAAG : Ken !

KEN : Pourquoi cet impossible impossible ? Pourquoi faut-il que ce que nous bâtissons soit infailliblement détruit ?

SAAG : Sans doute est-ce notre destin. Nous être trouvés n'est-ce pas déjà exceptionnel ? Pourquoi être triste et tourmenté ?

KEN : Parce que je sens en moi une sourde angoisse qui me brise. Me torture. Me broie lentement. Je ne puis effacer

KEN, SAAG

Ken et Saag entrent dans un espace libre fait entouré d'une palissade derrière laquelle, dans une lumière sombre, divers objets sont jetés (un temps)

KEN : Ils ne peuvent plus nous atteindre. A la nuit, quand tout sera calme, nous sortirons.

SAAG : Endroit étrange. Irréel. Obscur. Je ne puis distinguer, rien. Ken, où sommes-nous ?

KEN : Je ne sais Saag, mais sûrement à l'abri.

SAAG : Que les dieux puissants puissent t'entendre.

KEN : Ecoute ce silence.

SAAG : Je n'entends rien. Que le souffle nauséabond de la police à nos trousses... Partons, Ken.

KEN : Domine ta peur. Elle est plus dangereuse encore.

SAAG : Je me sens brûlante d'une fièvre qui m'enivre. Lourde comme une pierre. Plus grande encore que moi-même.

KEN : Saag, nous devons rester ici. L'attente sera longue. Sans doute. mais...

SAAG : Reste près de moi !

KEN : Ecoute la marche du temps...

Elle est mon destin. Près de toi et pour toujours, ton sort, je veux partager. Je ne suis qu'une esclave auprès de toi vivante. Vivante de ta force. De ta merveilleuse force.

KEN : Saag ! Je n'avais pas ce droit. T'entraîner ainsi peut être vers la mort. Je n'ai pas voulu cette responsabilité. Simplement. Je voulais tant pouvoir te rendre heureuse

SAAG : N'ajoute rien en ce moment. Crois-moi. Je suis heureuse près de toi. Sans toi, la vie ne m'apparaîtrait plus possible. Tes paroles sont ma force, et tu me la donnes. Je trouve ma raison de vivre par ta présence. Et même si notre bonheur devait être bref, je ne regretterais pas de t'avoir aimé. De tout cela, je ne saurais te dire assez souvent merci. Je le fais cependant du plus profond de mon âme. De cette âme à laquelle tu crois et pour laquelle tu luttas et pour laquelle je crois aussi fortement que le soleil éclaire la terre et que la terre porte nos pas. En toi j'aime cette force qui te permet de refuser l'ordre établi. Qui te permet d'être de ceux qui savent se révolter. J'aime cette puissance qu'en toi tu portes. ce pouvoir d'être.

KEN : Je voudrais tant te rendre heureuse.

SAAG : Je le suis.

SAAG : Moi, pas Saag. J'ai disposé de ta vie sans en avoir le droit.

SAAG : Ne parle pas ainsi. Sache que je suis heureuse et que tout va bien. Et puis, laisse-moi rêver. Rêver à ces fleurs que nous cueillerons ensemble sous la lumière verte des prairies et du soleil ardent, au son de la mélodie des traits ruisseaux.

KEN : Ce temps reviendra-t-il... ?

SAAG : Ne me quitte pas. Sans toi, il est comme un grand vide.

KEN : Il semble bien qu'ici nous soyons en sûreté.

SAAG : Ken ! Viens ! J'ai besoin de ta présence... Elle me rassure. Mais tu restes éloigné, lointain, préoccupé...

KEN : Saag, nous vivons un de nos instants les plus durs. celui de l'attente statique. De l'incertitude. De la peur. (*un temps*)

SAAG : Ken, qu'y a-t-il ?

KEN : Je ne sais. Je m'interroge. Avais-je raison d'agir ainsi ? Toi, ma raison de vivre, peux-tu me le dire ?

SAAG : N'en doute pas. Tu avais raison. Parce que tu es un homme juste. Que tu défends une cause juste.

KEN : Il me semble cependant n'être qu'un égoïste. Ne penser qu'à moi. À ma réputation, sans tenir compte de toi... Pourquoi m'avoir suivi ? En cet instant où ma vie bascule et fait de moi un homme traqué. Traqué par une meute de chiens. Pourquoi ?

SAAG : Ne le sais-tu ?

KEN : Comme tu es simple. Merveilleusement. Toutes ombres s'effacent et tout apparaît possible. Mais avais-je simplement le droit ? Ce droit sur toi ?

SAAG : Sans doute est-ce là mon destin. Être avec toi quoi qu'il puisse arriver. Je me sens rivée à toi aussi fortement qu'un arbre à sa racine. C'est cette acceptation qui est ma liberté. J'aime cette chaîne sur mon être entourée.

SAAG : Attendre.

KEN : Attendre ?

SAAG : Qu'importe attendre. Puisqu'ensemble nous respirons ce même air qui nous trouble.

KEN : J'admire ton calme. L'adversité barde ton âme, Saag.

SAAG : Ma force, Ken, n'est faite que de la tienne. Ma force est ta présence. Notre présence dans ce lourd silence fait notre force. Avons-nous le droit de penser que nous pourrions être séparés ? A cette seule idée le souffle de vie me quitte brusquement. (*Un temps*)

KEN : Saag !... Je crois percevoir un bruit, non loin... Ecoute !...

SAAG : Que le lourd silence. C'est le fait de ton angoisse. Nous sommes ici en sûreté. Tu l'as affirmé.

KEN : Je ne suis pas rassuré. Ces forces contraires me troublent, me font peur, m'accusent. Ma force n'est qu'un fétu de paille. Fragile et si pauvre...

SAAG : Ken ! Nous n'avons d'autres possibilités dans cette grande nuit que d'être forts.

KEN : Que ferais-je sans toi ? C'est de toi que je tire mon apparente force.

SAAG : Sans moi, tu serais aussi fort. C'est toi qui es l'axe de ma vie. Tu es mon arbre.

KEN : ...

cette faute que sur les épaules je porte. Cet acte fou. Gratuit. Que rien ne servira. Qu'à se cacher maintenant. Se terrer dans ce sinistre endroit comme des voleurs.

SAAG : Non ! tu ne peux te permettre de douter de ce que tu as fait. Toi seul le pouvais. Non, Ken... tu ne dois pas douter.

KEN : Comment ne serait-il en moi. Tel un ver dans un fruit qui me ronge. Avoir bravé une société qui sans doute ne le demandait pas. Je croyais lutter pour la vie. Notre amour. Et j'ai tout détruit...

SAAG : Tu n'as rien détruit. Cela devait être.

KEN : Pourquoi ne rien me reprocher ? Accepter ce que je t'impose. Sans un mot. Et me donner ta présence ?

SAAG : Ainsi est-ce bien inscrit dans le royaume du destin et qu'auprès de toi je suis bien.

KEN : Tout m'échappe. je ne sais plus. J'éprouve la sensation de n'être qu'un jouet. Le jouet d'une mécanique parfaitement au point dont je ne suis que l'exécutant provisoire. Pourtant cette révolte était saine. Pourquoi tout est-il si difficile ? D'un côté je ne doute pas de mon action. De l'autre, n'est-ce pas mon orgueil qui m'y a conduit ? Un criminel orgueil qui a foncé sans regarder à côté de lui. Ta présence est là qui me condamne.

SAAG : Tu ne pouvais faire autrement, Ken. Ne pas l'admettre serait une erreur supportée inutilement. Le sort a voulu que ce fut toi. Toi seul qui pouvais ainsi te dresser contre cette loi inique. Tu en avais la pouvoir. Toi. Seulement toi. Ta décision subite d'agir vient sans doute de plus loin en toi. Qui t'échappe. Comme la vérité de la

notre amour qui nous rend forts devant l'adversaire. Notre amour, sa force est notre vraie et seule chance.

KEN : Notre seule chance. Peut-être... Dans cette atmosphère opaque...

SAAG : Impossible d'en douter. Ce serait notre mort. Nous gâcherions ce bien le plus précieux qui illumine notre vie comme une flamme brûlante montant dans l'espace.

KEN : Saag, c'est ma raison qui hésite. Sans doute est-ce toi seule qui est dans le vrai.

SAAG : N'oublie jamais que c'est pour elle que tu luites. Que tu luites pour la raison. Pour toi. Pour les autres.

KEN : O ma douce, est-ce bien certain ? En ce moment je ne sais. Si ma lutte est égoïste ou si elle est altruiste en-core.

SAAG : Comment pourrais-tu lutter pour des raisons seulement abstraites ? Toute action est déterminée par un besoin intérieur qui ronge chaque instant. Par une force secrète et majeure. Ta force est de savoir transformer les impulsions intérieures. Et de prendre à ton compte le plus grand nombre. C'est une des causes de mon amour pour toi.

KEN : Notre esprit à chacun est tellement ambigu... In-dissociablement liés aux uns et aux autres. Toute action est pour moi un miroir à deux faces. La révolte est autant positive que négative. D'un côté, peut-être est-ce la conscience des autres que je réveille ; de l'autre, je risque de te perdre. Toi qui m'es le plus cher parce que je n'aurai rien réveillé. Où est la réponse ?

vie échappe aux vivants. mais qui nous oblige sans que nous en sachions les conséquences réelles qui dans le temps et les siècles se dissoudront et se développeront. Changeant. Transformant. Cette force inconnue qui mène le monde. Mon amour pour toi est-il un hasard voulu par cette force. Il existe. Comme ton action existe. La sont deux vérités.

KEN : Petit oiseau à travers l'air opaque ! petite colombe enfermée dans sa prison ! Comment te supportes-tu de vivre dans cet endroit oppressant ? Toi qui aimes le vent frais et la verdure des prés le matin au lever sous le soleil naissant qui efface la rosée...

SAAG : Ce soleil brillera de nouveau, Ken. Et nous regarderons le soleil monter très haut dans le ciel. Tu dois y croire aussi fortement que tu crois en ta cause. A notre cause.

KEN : Sans cette faiblesse qui bat dans mon cœur. Je me sens aujourd'hui en face des hommes. Ceux d'aujourd'hui que je ne comprends plus. Je suis comme un esquif sur la mer. Perdu. Flottant au gré des vagues. Allant à la dérive ballotté par les flots. Par les flots de cette tempête de ma liberté et mon amour

SAAG : C'est dans cette liberté, Ken, que tu dois puiser tes forces. Celles qui te donneront ce bonheur que tu cherches et qui justifiera ta vie.

KEN : Mais toi, Saag ! Toi !

SAAG : Moi ? Simplement, je suis auprès de toi. Je suis aussi ta force. Cette force qui te permet d'aller jusqu'au-delà de toi-même. Notre vie n'est pas arrêtée. Elle com-mence autrement dans une solitude que garde jalousement

KEN : Ce n'est qu'un mauvais rêve. Bientôt effacé de nos mémoires. Alors, tout sera plus clair.

SAAG : Ne cherche pas à me rassurer. Je sais que nous sommes recherchés. Et je sais combien de temps ici nous serons comme enfermés; Aussi ai-je peur de cet inconnu qui m'échappe.

KEN : Ce n'est qu'un mauvais rêve. Un mauvais moment. Ces pas, il y a un instant, n'ont-ils pas été le fruit de notre imagination ébranlée ? Nous les avons sans doute imaginés. Par peur. Où est notre réalité ?

SAAG : C'est ici qu'est notre réalité. Mes yeux la cernent, comme ils cernent ce noir qui nous entoure telle une prison. Comme la prison qui nous séparera. Qui nous attend. Je ne veux pas être séparée de toi, Ken ! Pourquoi sommes-nous ici ? Qu'avons-nous fait ? Je ne suis plus moi-même en cet instant. Ken ! Ne me quitte pas.

KEN : Je suis près de toi, Saag. Ecoute ma voix. Elle chuchote à tes oreilles. Elle ne te quittera pas

SAAG : Oh ! Combien de temps pourrai-je respirer ton odeur. Baiser tes lèvres chaudes, Ken ! Nous devons partir d'ici. Je le sens.

KEN : Il nous faut attendre. Quelques heures. Que les éventuelles recherches cessent. Alors nous pourrons humer l'odeur de la liberté. Et nous réfugier dans cet endroit secret. Dans les montagnes que tu aimes tant.

SAAG : Jamais nous ne sortirons d'ici. Je le sais. Nous allons y mourir. Sans aide. Sans lumière. Sans chaleur humaine auprès de nous. Dans le froid ravageant des cimes glacées, Ken ! Il faut agir. Partir...

SAAG : Ne parle pas, Ken. Tu dois t'assumer. Entièrement. Pour nous tous.

KEN : Notre amour est-il une chaîne ? Pourquoi devient-il si lourd en cet instant ?

SAAG : Pour moi, tout est clair. C'est dans cette force qui vers toi me pousse qu'enfin je trouve ma liberté. Ma conscience. Le sens de ma vie. Avant, j'étais une femme seule. Plus maintenant. Je sais que l'ordre c'est toi.

KEN : Comme ta liberté est ma liberté. Je sais. La lucidité est grande. Je sais que je crois en notre destin et que l'adversité renforce notre amour. Je le savais déjà, lorsque, au milieu de la foule, tu as brusquement pris la parole. Je savais que nos destins se nouaient dans leurs plus intimes transgressions. Non, Ken. Ne regrette rien. Je ne regrette rien. Nous vivons des heures et des jours en notre vie des plus exaltantes. Uniques. Même si notre mort en était l'aboutissement.

KEN : T'ai-je simplement mérité ? N'est-ce point là ta seule imagination qui te fait croire ce que moi-même je m'efforce de croire ? Je ne suis nullement sûr de ne pas avoir agi par orgueil. Suis-je bien convaincu de ma cause ?

SAAG : Admets la vérité. Cet événement, moi-même l'ai désiré de toutes mes forces. Pour me sentir plus près de toi.

Devenir toi. Si quelqu'un par-delà la conscience a voulu cet événement, c'est bien moi. L'égoïste, c'est moi. Physiquement. Moralement. Je voulais tant une vie riche. Forte. Dangereuse.

KEN : Pourquoi ce sacrifice moral, Saag ?

(Subitement on entend des pas impossibles à situer, mais qui semblent se rapprocher. Saag et Ken se préparent. Angloisssés. Haltetants. Figés. Tous deux tentent de suivre par l'oreille ces pas qui enfin s'éloignent)

KEN : Respire, Saag. Du plus profond de toi-même. Large-ment. Doucement.

SAAG : Oui, Ken !

KEN : Ne bouge pas.

SAAG : Ken.

KEN : Oui, Saag.

SAAG : J'ai peur.

KEN : Calme-toi. Il le faut.

SAAG : Cette angoisse comme un étau qui monte jusqu'à ma gorge. Regarde ! Je tremble telle une feuille ballottée par un grand vent du nord.

KEN : Je suis là. Près de toi. Il ne faut pas que nous ayons peur. Il ne faut pas.

SAAG : Il ne s'agit pas d'un cauchemar, mais d'une brutale réalité. Maintenant j'ai peur et je ne parviens pas à dominer mon angoisse. Mais j'ai accepté. Voulu être avec toi. Je dois es là. Comme un roc inébranlable. Mais parfois je tremble, sourde à ma raison. J'ai tant besoin de toi, Ken. D'avoir ta présence et ta confiance. Mais cet endroit ! Ces objets qui nous entourent aussi menaçants que les autres, là-haut. Tes yeux, Ken. Je dois voir tes yeux. Plonger dans leur force pour retrouver la mienne.

SAAG : Il n'est que vérité. Ce qui au fond de moi-même est insondable.

KEN : ...

SAAG : Ne bouge pas ; écoute ce silence qui nous trouble au plus haut de nous-mêmes. Ne bouge pas. Écoute. Comme j'aime caresser tes cheveux. Doucement. Qui sentent si bon la vie.

KEN : Comme ta main est douce et ferme à la fois.

SAAG : Écoute. Écoute cette vie qui passe. Ces minutes uniques qui sont les nôtres en ces instants où tout nous appartient. Nous sommes nous-mêmes dépourillés. Plus que jamais. Je le sens au rythme de ton cœur qui sourdement bat la grande mélodie de notre harmonie. J'aime cet instant où je puis te transmettre amour et tendresse. Et sentir que je t'appartiens. Écoute notre force.

KEN : Comme j'aime le son de ta voix. Elle est comme une douce musique qui traverse l'air et le rend presque clair.

SAAG : Reste encore auprès de moi. Laisse ton corps accepter la pesanteur du mien avec tout son amour.

KEN : Je suis bien Saag...

SAAG : Alors n'ajoute rien. Laisse-moi te parler. Distrayre ta pensée. Laisse-moi dire qu'en toi la vie est puissante. Qu'elle est dure. Qu'elle est dure. Qu'elle me rassure.

KEN : Comme tu as confiance !

SAAG : J'ai confiance. N'ajoute rien.

SAAG : Ma tête. J'ai mal. ces coups redoublés qui toujours me taraudent. Je n'ai pas ta résistance, Ken. A la moindre alerte mes nerfs craquent. Echappent à mon contrôle.

KEN : La tension de ces instants est au bord de la rupture. Nos nerfs sont à vif. Nous ne l'ignorons, comme nous n'ignorons que nous sommes des êtres fragiles. Fragiles comme un verre que le moindre choc brise.

SAAG : Mes nerfs craquent. Je ne parviens pas à me dominer. Lutter est difficile ; comme être fort. J'ai honte de moi-même. Honte de ne pas être comme toi. D'avoir peur et de le montrer. Moi qui croyais toujours pouvoir, ma vie durant, te soutenir dans tout événement. Je me croyais solide et ne suis que faible. Le moindre bruit m'effraie et je ne suis plus rien. Pardonne-moi de ne pas être celle que tu croyais sur laquelle tu pouvais compter.

KEN : Il ne faut te tourmenter. Je t'aime et c'est simple. Si quelqu'un de nous deux doit être pardonné, c'est moi et non toi. Tout est de ma faute. Rien de la tienne. Je suis le seul responsable.

SAAG : N'ajoute rien. Tu n'es responsable de rien que de notre destin qui nous échappe. Comme le moment de notre naissance et celui de notre mort. Nous nous voudrions forts et ne sommes que faibles. Allant d'un état à un autre. Et si parfois la balance penche du côté de la force, c'est que celle-ci était en nous et que cela devait être ainsi.

KEN : Tu as raison, Saag. Mais précisément, repose-toi. Reprends ta respiration. Nous devons être encore forts.

SAAG : Je n'en suis, hélas, sûre ! Pour toi je deviens un poids. Je le sens. Je viens de le montrer.

KEN : Arrête ! Ne bouge pas. Nous risquons trop d'être dans un instant découverts. Tout serait terminé. Pour toi. Pour moi. Pour nous deux. Et pour tous ceux encore qui attendent de moi. De nous.

SAAG : Je veux sortir. Je veux sortir.

KEN : Impossible. Reste là.

SAAG : Laisse-moi.

KEN : Non !

SAAG : Laisse-moi. Je t'en supplie. Tu me fais mal et je ne peux plus. (*Saag tombe à genoux*) Oh ! Ken. Toi que j'aime tant. Pourquoi m'as-tu fait mal ? Si mal ?

KEN : Saag. Saag. Pardonne-moi de tout. Il n'est pas possible de te laisser faire. Pour toi. Tu es l'âme de ma vie. Pour cela je veux te garder. Je ne veux pas que nous risquions, que nous provoquions ce destin qui plane au-dessus de nos têtes comme un aigle noir attendant sournoisement sa proie. Il faut pour nous que tu domines ces forces qui s'échappent.

SAAG : Tu m'as empêchée. Tu m'as empêchée, Ken...

KEN : Pardonne-moi, mais je ne puis te laisser fuir. Le moment viendra où nous pourrons partir. J'en suis sûr. Un peu de patience, Saag. Saag. Toi, si calme. Si sûre. Qui domptais mes doutes. Mon angoisse. Ne m'abandonne pas.

SAAG : Je ne veux pas, Ken. Je ne veux pas. je serais incapable d'un acte qui me tuerait plus sûrement encore.

KEN : Tu as eu peur simplement. Ce n'était rien. Que tes nerfs un instant qui flanchèrent.

SAAG : Je t'aime. Je t'aime. Mais qu'allons-nous faire ?
Qu'avons-nous fait ?

KEN : Calme-toi. Et sache combien moi aussi je puis t'aider dans nos épreuves vécues tous deux aussi précieuses que des pépites d'or.

SAAG : Où suis-je ? Où suis-je ... pourquoi ne pas répondre, Ken ? Pourquoi ce silence obstiné tout à coup. J'ai mal et j'ai peur. Il me faut sortir d'ici. Ces pas. Ces pas qui résonnent dans ma tête.

KEN : Je suis là, près de toi. N'aie pas peur.

SAAG : Ils résonnent dans ma tête comme des coups sourds. Ils sont mon angoisse. Mon angoisse qui fait ruisseler tout mon corps.

KEN : Je suis là. Tant que je serai près de toi, il ne t'arrivera rien.

SAAG : Non. Rien ne peut m'arriver, Ken... Rien.

KEN : Bientôt ces affreux moments seront loin de nous. Garde ton courage.

SAAG : Où est ma force ? Elle s'est échappée subitement comme un flocon de neige qui se dissout dans l'espace.

KEN : Ta force est intacte, Saag. Ta peur. Moi aussi je la partage. Mais dans l'instant nous sommes toujours forts. Simple défaillance dans un parcours épuisant et tendu.

SAAG : Je sais. J'ai failli. A moi-même. A toi-même.

KEN : N'ajoute rien. Reprends tes forces.

SAAG : Où suis-je ? Ces pas dans la nuit frappent le sol avec brutalité. Qui étaient-ils ? Que voulaient-ils ? Ils pénètrent encore dans mon cerveau comme des coups de maillet sur une enclume. Je les vois qui arrivent, ils entrent. Ils m'entraînent. Ils me frappent. Que signifie tout cela ? Est-ce un cauchemar ou vais-je me réveiller ? Nous allons nous réveiller, n'est-ce pas, Ken ?

KEN : Les rêves parfois deviennent cauchemars. Mais ils ne durent pas.

SAAG : Un mauvais rêve ? Ces coups de sifflet dans la rue, stridents. Impératifs. Un mauvais rêve. ! Un cauchemar !

KEN : Seulement un mauvais rêve.

SAAG : Pourquoi me tromper ? Ce n'était pas un rêve, tu sais. Un cauchemar oui. Et en moi partout je le porte. Le vois. Le touche. Il me brûle aussi fortement qu'un fer rougé sur ma chair nue qui grésille. Ken ! Je ne sais plus. Qu'avons-nous fait pour être enfermés ici comme bêtes forcées ?

KEN : Pardonne-moi, Saag...

SAAG : Pourquoi veux-tu toujours que je te pardonne. Te pardonner de quoi ? Pourquoi cet endroit est-il noir comme le tunnel de mon esprit. Je veux sortir. Partir ? Voir enfin l'air et respirer le ciel.

KEN : Saag.

SAAG : Reste près de moi. Ne me laisse pas seule.

KEN : Je suis là. Ne crains rien.

KEN : Mais Saag, tout peut devenir ainsi justifiable. Où commence la ligne qui permet seulement de savoir si l'on se trouve du bon côté ? Qui me prouve que je ne me suis pas trompé ? Que je n'ai pas fait fausse route ? Et ces autres que je pousse au refus, à la révolte, auxquels je dénonce les fourberies du régime, auxquels je tente d'ouvrir les yeux ; Est-ce vraiment pour leur bien ? Vont-ils me suivre dans ma révolte ? Se révolter à leur tour ? A tort ou a raison ? Si certains pensent profondément être dans la bonne ligne, certains vont être en contradiction avec leur moi profond. Leur conformisme dans lequel ils sont finalement à l'aise, voyant sans doute les abus, les erreurs, les crapuleries, la concussion. mais ne bougent pas, par conformisme ou par peur. Ne sont-ils pas dans une bonne ligne à leurs yeux ? Et accepter l'inacceptable, puisqu'ils se soumettent à la force de l'autre. Ne suis-je pas celui qui trouble cet ordre ? L'ordre de l'accompli accepté par une majorité. L'ordre établi. L'ordre dit ?

SAAG : Ken, jamais tu ne dois douter. Te poser des questions qui ne sont que le reflet de ta réflexion en doute. Et non ton inspiration profonde. Ta conviction ne doute pas du vrai reflet de ton âme. De ta personnalité. De ce pourquoi tu es fait. Dénoncer les abus. Ouvrir les yeux parce que là est ton destin. C'est ta propre justification. A tes yeux. Aux miens. A ceux des autres.

KEN : Je ne sais plus. Je ne sais plus.

SAAG : Jusqu'au bout tu dois poursuivre l'action commencée. Il n'est plus possible de reculer. Il faut aller jusqu'au bout comme de soi-même.

KEN : Folie que la mienne. Je ne suis qu'un utopiste qui croit pouvoir refaire le monde. Qui y croit. Qui veut y croire. C'est de la folie, Saag. C'est de la folie.

KEN : Rien de cela n'était. Surveillons attentivement le moindre bruit, peut-être révélateur de liberté. (*Un temps*)

SAAG : Cet endroit continue à me faire peur. Il m'écrase et m'angoisse. Il est en lui comme le froid glacial de la mort.

KEN : Ce ne sont que ces murs lépreux et suintants. Et ils donnent une sensation d'étouffement. Ne te laisse pas impressionner par l'inhabituel. Songe que j'ai tant besoin de ta chaleur, de ton amour. Ce sont eux qui me permettent de poursuivre, et mon rêve et mon action. Sans toi, tout perdrait de sa signification.

SAAG : Tu as tes livres, tes romans qu'à tout prix tu dois poursuivre, mener jusqu'à leur terme. Tu as le rêve des rêves en toi.

KEN : Sans toi, tout cela n'aurait plus de sens. Je n'aurais plus de motivation. Pour aller plus loin, il faut que tu sois près de moi, dans cette douce ambiance que tu sais créer autour de moi. Sinon, je perds tout. La joie de vivre. le désir de lutter. Et puis nous avons aussi notre lutte à tous deux. Pour nous deux qui nous oblige à aller au-dessus de nous-mêmes. Pour les autres aussi.

SAAG : Je suis très fatiguée, Ken. Très lasse. Et cependant il y a en moi cet impérieux besoin de lutter auprès de toi. De lutter...

KEN : Mais que fais-tu d'autre, sinon de lutter avec moi et me soutenir ?

SAAG : Je ne sais plus. je me sens prisonnière. Incapable d'agir. Seulement de compliquer ta vie pourtant si dure, si difficile, si éprouvante... Nous devons sortir d'ici.

KEN : Il faut encore attendre. Passe le temps rapidement qui semble long. Les minutes paraissent se démultiplier. Cependant elles ont la même durée. Dans l'angoisse le temps ne s'écoule pas et trop vite dans la joie. Mais vien-dra celle qui nous rendra la liberté.

KEN : Mais nous sommes je le sais recherchés...

KEN : L'oublier serait une faute. Mais ces coups de sif-flet tout à l'heure. Sans doute n'étaient-ils pas pour nous.

SAAG : Sans doute as-tu raison, Ken. Ma raison me dit que nous devons réussir.

KEN : Nous réussissons, Saag. Je puis te le promettre.

SAAG : Même si nous avons une chance très faible, nous n'ignorons rien de la police de ce pays. De ses méthodes. De son acharnement. De sa sournoise et brutale puissance. De ses meurtres. De ses tortures. De la manière dont elle-même mène à la délation par chantage. Notre chance réelle : que personne ne nous ait reconnus.

KEN : Je regrette cette folie inutile.

SAAG : Ce n'était pas une folie par rapport à toi-même; par rapport à tes idées. Cette révolte était en toi depuis longtemps. Elle était juste et devait éclater.

KEN : Mais était-elle le reflet de la vérité ?

SAAG : La vérité est en toi. Dans ce grand élan qui t'a soulevé. Pur. Noble.

KEN : Où est la vérité quand des autres elle met la vie en péril ?

KEN : Peux-tu un seul instant croire que ma conscience, seulement pour moi, soit satisfaisante ? J'ai peur pour les autres aussi que j'ai entraînés. Là est ma responsabilité. SAAG : Ta responsabilité est également la mienne. Nous la partageons tous deux parce que l'un par l'autre, nous sommes faits.

KEN : Tes mots si beaux, si encourageants, ne me satisfont pas, Saag. Je hais ce destin qui t'accable et m'accable. Est-ce si difficile de vivre sans faire de mal ? Tenter ce que l'on croit juste sans, pour d'autres, être injuste ? Je ne sais jusqu'à quel point ma subite révolte publique aura des répercussions. Peut-être vais-je engendrer d'autres exactions contre ceux qui m'auront suivis. Pris mon parti. Peut-être seront-ils pris dans le même étau infernal des prisons. Des tortures. Des intimidations. Des tortures. Des chantages. Des mises à pied. Et simplement parce que j'aurai osé follement révéler aussi la révolte qui était là, sous-jacente et muette. Avais-je le droit d'agir. De mettre le feu aux poudres ? N'ai-je pas préjugé de ma force par orgueil ? De rien je ne suis sûr maintenant. Pour moi tu es l'exemple de ma folie. Mon reproche vivant.

SAAG : Aucun reproche. Rien de ce que tu as fait ne peut être inutile. C'est le fait premier d'un homme que d'agir. D'aller toujours plus loin, au bout de soi. Le plus loin dans son action, jusqu'à sa tension la plus forte. La plus élevée. La plus absolue.

perdus que nous sommes. Sur quelle planète nous naviguons. il ne faut pas se fier à moi, Monsieur...!

KEN : Ce qui est sûr à mes yeux est que je crois en toi. C'est par là que je parviens toujours à dominer les situations les plus difficiles. Les plus graves. Je sais ton intelligence, ta force...

SAAG : Et ma faiblesse...

KEN : Faiblesse nécessaire, Saag? Sinon comment être humain ? Sensible. Amoureux.

SAAG : Vous êtes un grand flatteur, Monsieur ! Un grand flatteur menteur.

KEN : Nos paroles sont vérités, Saag !

SAAG : Auxquelles vous aimeriez croire. Vous le premier, car la vérité est affaire personnelle. Etes-vous sûr que la vôtre soit aussi la mienne ?

KEN : L'important est de croire que nous possédons la même vérité.

SAAG : Vous avez raison, Monsieur ! Toujours. Ken ! Tu es tout pour moi. Ma source de vie. Et aussi j'aime cette ironie et cet humour qui éclairent ton sourire et font ta force en cet instant.

KEN : N'y pensons plus en ce moment.

SAAG : Malgré tout je les vois. Je ne puis m'en abstraire. Mais sans trembler. J'étais folle...

KEN : Ce sont les variétés de la vie.

SAAG : Tais-toi, Ken ! Tais-toi !

KEN : Et, de plus, je suis un lâche.

SAAG : Pourquoi serais-tu un lâche ? Pourquoi ? Simplement parce qu'un doute s'est introduit en toi ? Un doute naturel. Tu n'es qu'un homme. Balancé entre le doute et la certitude. Mais je sais que tu n'abandonneras pas. Tu iras de l'avant quoi qu'il arrive. Je connais ta force. Tu doutes, peut-être. Mais ne renonce pas. Mon amour te le dit. Mon amour ne peut se tromper.

KEN : Est-ce bien la vérité ? N'est-elle pas seulement celle que nous voulons l'un et l'autre par-dessus les montagnes embrasées de soleil ?

SAAG : De cette vérité je suis sûre. Je suis prête à en supporter les conséquences.

KEN : Oh, Saag ! Comme il m'arrive d'être faible, parfois...

SAAG : Tes doutes viennent surtout à cause de moi. Tu as peur pour moi. Tu ne dois pas.

KEN : Par-delà le bien et le mal ?

SAAG : Par-delà le bien et le mal, oui, Ken.

KEN : Je ne cesse de me demander pourquoi le sort a voulu précisément que ce soit moi. L'ai-je tant désiré ? Déterminé ? Recherché ?

SAAG : Tout ensemble, probablement. Car tel est ton destin. Ecrit dans la ligne des astres dès l'instant de ta naissance.

KEN : Un destin ! Un destin dur à assumer.

SAAG : Que tu dois assumer. Il est notre vérité. Notre plus haut mérite.

KEN : Merci d'être ce que tu es, Saag !

SAAG : Je ne le suis que par toi. Sans toi je suis faible. Alant à droite et à gauche. Certes, je ne balance pas, mais j'ai besoin d'un arbre. D'un arbre qui m'ôte le doute. Et tu m'enlèves ce doute. Je suis à toi. Totallement. Entièrement. Je suis ton écorce. Ton arbre de vie. Ta sève. Et tu es la mienne. C'est moi la plus faible dans l'action. Brusquement, il m'arrive de rêver à autre chose au lieu de me concentrer. Comme en ce moment, je rêve que nous faisons dans la montagne pure et haute une longue, longue marche, escaladant un à un les rochers lourds de lave qui, sur notre passage, se trouvent. Ou bien nous allons sur les sentiers montant toujours vers cette cime où nous serons seuls et où l'air enfin sera pur. Et plus nous monterons, plus nous escaladerons les pics neigeux, n'ayant plus au-dessus de nous que le ciel pur, l'horizon illimité. Quelques nuages rougeoyants par le soleil couchant. Nous serons loin des hommes. A l'abri. Dans cette grande liberté nous redeviendrons la nature. Mais je sais que je rêve. Je sais que ce rêve est faux. Je sais que depuis qu'ici je suis enfermée, je ne cesse de penser à tout cela. A le vivre. Combien de temps allons-nous passer dans cet horrible endroit ? Nous ne savons. Mais je sais aussi que nous devons résister. Que là, dans l'immédiat est notre seule vérité. Non ! Il n'y a pas de montagnes bleues à notre portée. Ni d'air frais. Que cette attente obsédante. Que seul notre amour est vrai dans cet air vicié.

KEN : Nous irons au faite des montagnes, Saag. Un jour le soleil brillera de son éclatante joie et nous retrouverons l'air pur que tu appelles ton âme entière.

118

SAAG : Crois-tu vraiment à ce que tu viens de dire ?

KEN : Il nous est indispensable de penser ainsi. C'est notre seule manière de garder espoir et de forcer le destin. Car le destin se force, Saag. C'est notre libre arbitre. Il faut le vouloir avec toute la force de nos entrailles.

SAAG : Si tu savais ce que j'attends de la vie. Je sais que nous devons faire confiance en notre étoile. Et si tu savais combien j'ai besoin de ta présence. D'être heureuse avec toi.

KEN : J'attends encore tant de nuits dans tes bras plongés, Saag. Si doux. Si chauds.

SAAG : Oh oui ! Nous aurons encore beaucoup de nuits, ainsi mélangés. Longtemps. Longtemps... Ken, écoute ! J'ai peur. Ecoute !

KEN : Il n'y a rien. Rien d'étrange n'apparaît. Ton imagination te fait entendre ce que tu redoutes. Des bruits alarmants parce que tu sais que l'instant est inhabituel et l'atmosphère insolite. Mais il n'y a rien. Que le silence qui nous enveloppe de son lourd manteau. Vous avez trop d'imagination, Mademoiselle. Il faut y prendre garde. Elle pourrait vous jouer un tour à sa façon... !

SAAG : Vous avez raison, Monsieur ! comme toujours ! Nous ne devons plus nous attacher à ces élucubrations maladives... !

KEN : Enfin, Saag ! Te voici de nouveau toi-même telle qu'en toi-même les dieux t'ont faite.

SAAG : Méfiez-vous, Monsieur, cela pourrait être de courte durée par ces temps bizarres où nous ne savons plus.

119

SAAG : Comme je voudrais que longtemps, longtemps tu puisses m'appeler petite Saag. Par-delà la vie et la mort. Je me sens si près de toi. Si profondément liée à toi. Mais tout n'est que rêve ici. Un mauvais rêve. Une épreuve qui me dévore, me brûle, me consume comme une hydre venimeuse.

KEN : Liberté...

SAAG : Liberté ! Comme tu seras belle...

KEN : Cet avion en était le signe. Il faut même s'y accrocher. Penser à elle de toutes nos forces.

SAAG : Mais pour le moment combien d'heures, de jours peut-être vivrons-nous cette réalité insupportable ? Broyante. Tuante.

KEN : ...

SAAG : Laisse-moi écouter cet instant qui passe. Cette réalité est le point de jonction de notre passé et de notre futur. Ce passé qui revient avec force, acuité, qui prend une valeur plus riche. Plus profonde et qui est enfoui dans mes sens comme des aiguilles perçant mon âme... Te souviens-tu ? Tu avais rendez-vous chez Alexis. C'était en été. Il faisait beau. Lucia alla ouvrir la porte, car tu frappais avec autorité et douceur. Alexis était sur son lit. Assis. Et moi, à ses côtés. Lorsque nos yeux se croisèrent. Je sus immédiatement. Et une joie immense me submergea. Tu étais tout joyeux et nos regards ne se quittaient plus. Alexis fit semblant de ne rien voir avec son ironie cachée et te voulut près de lui. Te souviens-tu, Ken ?

KEN : Oui, Saag. Je me souviens...

SAAG : Vous êtes un incorrigible romancier, Monsieur !

KEN : Qu'insuffler d'autre dans mes romans que la vie vécue ? Transposée certes selon l'action ? Notre esprit, du reste, transforme tout. Même à notre insu. Parfois je ne puis démêler la réalité vécue de celle rêvée. Les deux se mêlent. S'entremêlent. Sont plus moi-même et dans le même temps moi-même.

SAAG : C'est ce pouvoir de transposition que j'aime aussi en toi. Il correspond si profondément à ma façon de sentir la vie. De la comprendre. De l'admettre. Elle est pour moi la justification de ma vie. De la vie. dans ton rêve il est aussi le mien. Tes personnages féminins sont comme mes propres miroirs. Je les vis. Je vis en elles. Comme elles ont vécu en toi. Cela me donne l'étrange pouvoir de nous regarder vivre l'un l'autre. Avec tendresse. Mais lucidité malgré les échecs. Maladies. Souffrances. Déceptions. Erreurs. Que sais-je ? Sinon que nous sommes juges et parties d'un jeu qui nous dépasse. Mais que nous devons gagner. Quoi que tu penses nous ne sommes pas aussi libres de notre destin.

KEN : A quoi sert ma révolte ? Si elle ne justifie pas la seule liberté de mon libre-arbitre ?

SAAG : Ton action est une nécessité pour atteindre une autre liberté. Plus grande. Plus générale. Plus grande pour la plus grande majorité. Certes, nous ne savons réellement jusqu'où mènent nos actions. Nous ne pouvons que suivre notre instinct. Notre instinct. Notre intuition. Nos élans en même temps contrôlés. Evidents. Imprévus parfois. Toujours risqués. Tu dois aller toujours au-dessus de toi-même. C'est ta loi. Ton destin. Ce pourquoi tu es fait. Souvent je m'interroge et je ne crois pas que nous ayons un véritable libre arbitre. Des forces nous poussent obscurément. Inconnues que

SAAG : Je ne suis pas innocente, Ken. Si c'est ce que tu veux dire. Les autres non plus qui suivent leur chemin, comme toi et moi. Si le nôtre nous est particulier, le leur de même. S'il nous oblige dans un sens, il en oblige d'autres quelles que soient les raisons, motivations inconnues de nous. C'est pourquoi nous devons assumer ce que nous avons entrepris parce qu'il n'y a pas d'autres choses qui puissent être faites que cela.

KEN : Tout est toujours si simple avec toi, Saag ! Mais je dois penser aux conséquences possibles de mon acte. Sur moi, Sur toi, Sur nous. Sur les autres anonymes. Je doute parfois. mais je sais que je ne veux point te perdre. Ni d'autres. Et pourtant ne suis-je pas en train de te condamner ? De nous condamner tous.

SAAG : Tu déraisonnes. Il n'est plus temps de reculer.

KEN : Toi si frêle. Si belle. Si tendre. Oh Saag ! Comme j'admire ta force.

SAAG : N'ajoute rien. Je t'aime.

(Soudainement, un avion passe dans un bruit d'enfer, au-dessus de leurs têtes)

KEN : Garde ton sang-froid... Tu trembles...

SAAG : Non ! *(dans un souffle)* Simplement, cet avion m'a révélé la lourdeur de cette prison. Mon besoin de liberté. Je rêve, Ken, que je ne puis fuir cet endroit. T'aimerais mer à la grande lumière de la liberté. Et puis, je voudrais aussi partir dans un de ces monstres d'acier. Survoler les mers et les montagnes qui sont hors du temps. Ecoute... Le bruit des moteurs qui s'éloignent. C'est notre liberté... Ah ! Partir. Oublier. Oublier ces instants tragiques. Enfin vivre !

n'avons pas déterminées. Voules parfois, même désirées. Et cependant dans ces chaînes qui sont les nôtres, nous les humains. Acceptées. N'y a-t-il pas une sorte de liberté, puisque nous avons le pouvoir de transposition et celui de nous assumer ? Lucidement. Je crois ta révolte juste. Nous devons la mener jusqu'à son terme quel qu'il soit car nous le devons. Tu le devais.

KEN : Si nous étions dans l'erreur ? Si nous nous trompions ?

SAAG : Nous ne pouvons nous tromper. Ils sont trop nombreux ceux qui partagent tes vues, Ken. Nous ne pouvons nous tromper.

KEN : Hélas ! Il m'arrive d'en douter.

SAAG : Même s'il est vrai que nous ne pouvons en être absolumment certains, nous n'avons nul droit d'en douter. Nous détruirions notre action. Ce que nous avons fait est fait. Ir-réversiblement. Maintenant nous avançons dans le noir, nous retenant seulement à des béquilles inexistantes ou branlantes. Nos seules pensées. Idées ? Mais nous construisons, même lentement, une maison souterrainement contre les termites. Et elle verra bientôt le jour. Ton action en est le fondement. Qu'importe si notre amour en est le levier pourvu que cela soit et qu'elle nous dépasse pour devenir la force d'autres hommes encore. Je ne crois pas au libre arbitre. Je crois au destin. Par intuition. Mais de toute façon nous devons l'assumer. . Aucun renoncement n'aboutirait, ne servirait. Quoiqu'il advienne, Ken, je ne renoncerais pas à notre action, à notre amour, à mon destin.

KEN : Ce destin, précisément, je voudrais en être le maître. De n'être aussi que seul en cause. Seul responsable. Ne pas entraîner avec moi parfois des victimes innocentes...

immeuble qui refusait de me laisser monter pour te voir. Un jour elle a même voulu me barrer le passage. Et le lendemain elle était charmante. Te souviens-tu de nos rires ?

SAAG (*dans un souffle*) : Oui...

KEN : Et puis je suis venu chaque jour parler avec mon petit oiseau si frêle dans son lit minuscule quand tu fus rétablie. C'est toi qui es venue me voir. Et cette attente était merveilleuse. Le temps n'avait plus de prise sur nous. Nous nous appartenions. Nous étions comme ivres...

SAAG : ...

KEN : Et les clochards près de chez moi. Et ces musiques de joies dans la nuit éclatant soudain, rendant l'air plus tendre. C'est notre premier passé, Saag. Notre riche et merveilleux premier passé. Si proche de nous.

SAAG : C'était dans un pays où la liberté existait. Où il faisait bon vivre. Libres...

KEN : Ces souvenirs si chers doivent nous aider. Nous n'avions pas grand-chose alors que notre amour. Ils doivent nous faire accepter. Surmonter ce présent à toi si dur. Si brutal. Il ne sera pas toujours. Il n'est là que de passage dans notre vie. Une difficulté dont nous sortirons. Car en nous est cette grande force qui nous habite.

SAAG : Comme je t'aime, Ken...

KEN: Que t'arrive-t-il, Saag ?

SAAG : J'ai peur. Peur de ne plus voir le jour se lever sur notre amour. Ces ignobles fantômes sont toujours là. A attendre. Avec leurs grandes faux. Tout près... Ils me cernent.

SAAG : Ensuite nous allâmes dans un restaurant. Parlâmes de théâtre. Je t'écoutais passionnément. Je buvais ta passion. Alexis aussi était passionné. Mais tu dis des choses qui m'apparurent importantes. J'aimais bien Alexis. Ses répétitions. Les personnages qu'il me faisait interpréter, un peu bizarres, un peu folles, légèrement absurdes. Mais il savait m'insuffler le tragique de leur vie.

KEN : Ce temps reviendra. Alexis est toujours là.

SAAG : Pour combien de temps encore ? Le lendemain, tu partais au loin. Pour une croisière en voilier. Sur cette mer mille fois recommencée. Au sifflement du vent dans les haubans du silence. Ce temps qui ne s'écoule pas, dis-tu. Le bateau glissant sans bruit sur l'eau mystérieuse et inquiétante. Parfois, il y avait de subites tempêtes. Comme tu savais faire éprouver cette peur et cette ivresse ! Cette volonté de lutter contre les éléments. De les dominer. Et ton apprentissage de pilote de voltige avec ce vent toujours dans les haubans. Te souviens-tu ?

KEN : Je me souviens.

SAAG : Te souviens-tu de mon ignorance quand tu parlais de P.T.S. ? Je ne savais pas ce que cela voulait dire... Et maintenant pas plus...

KEN : Une prise de terrain en S. Tu cales ton moteur à la verticale très haut au-dessus de la piste d'atterrissage. Puis tu perds de l'altitude à la limite de la perte de vitesse en faisant des virages très serrés une fois vers la droite et l'autre vers la gauche. Comme un S. Et ainsi de suite jusqu'au début de la piste où tu es en mesure de te poser.

SAAG : Tu étais plein d'humour. A ton retour, tu es venu me voir. J'étais malade. Et ainsi chaque jour. Je t'attendais

le soir avec impatience. *(Subitement, on entend des voix qui approchent)*
Ces voix, Ken ! J'ai peur. J'ai peur.
KEN : Calme-toi.
SAAG : Donne-moi ta force, Ken. La réalité me fait peur. Ken ! Ces voix qui approchent. Nous sommes découverts...
KEN : Ne tremble pas, Saag. Attends. Elles ne sont pas forcément pour nous.
SAAG : J'ai peur. Sauve-moi !
KEN : Ferme tes yeux, et en silence reste dans mes bras. *(Les voix semblent se rapprocher)*
SAAG : Elles arrivent, Ken. ne me quitte pas.
KEN : Sois calme. Ne dis rien.
SAAG : C'est pour nous que ces voix profondes montent dans l'obscurité. Ken ! je ne veux pas te quitter.
KEN : Je suis là. Près de toi. N'écoute que mon cœur sur le tien qui bat sa musique existentielle.
SAAG : Un voile descend sur mes yeux. Tout se brouille. Et je n'entends plus que ce bruit infernal qui me pétrifie. Ne dis rien. C'est moi qui éprouve le besoin de dire. Je dois tromper ma peur. Attention, Ken ! Attention.

126

KEN : Chut.
SAAG : J'ai peur de perdre la raison. Je suis si faible.
KEN : Non. Tu étais le personnage. Tu vivais intensément ce personnage de Strinsberg. C'était le sien et non le tien réel. Mais tu t'y étais admirablement identifiée.
SAAG : Pourquoi faut-il que je sois si faible ? Je ne sais si je pourrai...
KEN : Repose-toi. Cette réalité va s'estomper. Tout reddeviendra calme en toi... Souviens-toi de la gardienne de ton

127

Indigne de toi. Mais je me sens brillante d'un feu qui me submerge. Lourd comme une montagne qui va s'écraser sur nous. Ecoute ces voix qui se rapprochent. Ce sont comme de grands fantômes qui vont s'emparer de moi. Comme ils sont grands ! Avec leurs grandes fourches. Et je ne puis rien faire. Ils vont s'emparer de moi. Loin de toi m'emmener. Je ne veux pas.
(Ken lui met la main sur la bouche pour l'empêcher de hurler. Mais Saag se débat furieusement, prise d'un accès de panique. Puis les voix s'éloignent. Disparaissent. Saag se calme lentement. Blottie dans les bras de Ken. Et pleure doucement)
KEN : Laisse-toi aller, petite Saag. Doucement. Ce n'était rien, vois-tu. Il n'y avait pas de fantômes. Seulement ton imagination...
SAAG : Ce n'étaient pas des hallucinations, Ken. Ils étaient là. Je les ai vus. Ils avaient de grandes faux. Ils voulaient me séparer de toi.
KEN : Tu as simplement imaginé ce que tu craignais. Mais ce n'était qu'une hallucination.

grands châteaux. Mais ce sont déjà des images lointaines. Un rêve seulement de mon enfance qui resurgit tout à coup, tellement autre que cette réalité qui est nôtre. Et pourtant j'ai voulu cela que je ne démêle pas. Et pourtant ce présent est aussi brûlant qu'une lame chauffée à blanc qui transperce mon corps. Cette réalité m'écrase. M'empoigne. Oblitère ma pensée. Mes sens. Je voudrais. Je voudrais ma mère vivante. Que la révolution n'ait pas eu lieu. Que tout soit en place, à sa place. Je voudrais. Je voudrais partir au travers des champs. Galoper longtemps avec toi. Mélanger ma sueur à celle du cheval. Sentir son doux balancement lorsque nous allons au pas; je voudrais. Je voudrais retrouver ces instants merveilleux.

KEN : Nous les retrouverons, Saag.

SAAG : Plus dans notre pays, Ken. Il faudra partir loin pour enfin trouver la joie de vivre. Renouer avec notre futur. Avec ce futur dont tu parles tant et que nous ignorons. Que nous ignorons.

KEN : Mais nous pouvons aussi continuer à l'imaginer. Remettre le rêve dans une future réalité. Celui-ci n'est qu'un cauchemar. Il passera comme tous les cauchemars lorsque nous serons réveillés.

SAAG : Je voudrais tant te croire.

KEN : Il faut me croire. Avec intensité. C'est notre seule chance de dépasser ce présent. De le transgresser.

SAAG : Je l'imagine, perdu sur les montagnes, au-dessus des collines, au milieu des arbres. Nous dominerions les orages et nous serions près du tonnerre et des éclairs. La pluie battrait les vitres et nous sentirions notre solitude si riche à tous deux. Et en douceur dans le lointain, monteraient des airs de Vivaldi. Nous serions si bien. Si bien.

KEN : Il n'y a pas de fantômes, Saag. Que ceux que tu redoutes. Ils ne viendront pas.

SAAG : Ils sont toujours là, à mes côtés. J'en suis sûre.

KEN : Sois calme. Ils ne reviendront pas. Bientôt nous serons libres.

SAAG : Oh, Ken ! Tout en moi se casse.. Je n'ai plus de force. la peur tenaille mon cœur et un fer rouge pénètre dans ma chair. Ce cauchemar. Ce cauchemar m'écrase...

KEN : Nous sommes l'un près de l'autre comme nous l'avons toujours été. Mes yeux dans tes yeux disent leur amour. Ces instants nous appartiennent pour l'éternité. L'éternité, Saag.

SAAG : Pour l'éternité.

KEN : Ils sont à nous. Rien qu'à nous. Exceptionnels. Ils sont nôtres et aussi notre...

SAAG : Notre force.

KEN : Notre force, oui.. Pour cela seul le futur compte. Le faire de nos mains. Le bâtir. Telle une cathédrale dans l'immensité des airs. Cathédrale de notre amour. La plus haute dans les cieux. La plus solide dans son granit. La plus indissociable dans son indivisibilité. Pour cela nous devons lutter.

SAAG : Tu as raison. Je sais. Mais je suis si faible.

KEN : Seulement impressionnable. Sensible. Mais ta force est grande en toi.

Loïn de cet ignoble endroit. Dans l'air des montagnes. Et marcher avec toi sur des brindilles craquantes de pins. Je voudrais... Faire un très long voyage avec toi. Qui nous emporterait très loin. Très loin...

KEN : Je te le promets, Saag.

SAAG : J'aimerais que nous allions au bord d'un grand lac pour y rêver de mille choses insolites. Voir le soleil s'y coucher. Regarder l'eau frissonner sous la brise du soir. Et ensuite nous promener dans les fabuleux jardins des Maharadjas.

KEN : Mais il n'y a plus de Maharadjas.

SAAG : Je sais; mais pourquoi ne pas les imaginer. Avec leurs grands éléphants blancs. les cous entourés de fleurs, blancs aussi ? Se balançant noblement, paresseusement, mystérieux et insolites, au son des clochettes aigrettes et des gongs aux sourdes vibrations. Pourquoi ne pas imaginer ce pays inconnu ? Et tous les autres encore que nous voudrions connaître. Connaître l'homme de partout. Connaître l'univers. Le toucher...

KEN : Nous irons, Saag...

SAAG : Je ne suis encore qu'une petite fille. Toute sem- blable à celle qui vivait autrefois dans la grande maison de mes parents. Les pièces en étaient si grandes qu'il me semblait chaque jour partir pour un long voyage. J'imagi- nais, entre ma chambre et la vaste salle à manger, en tra- versant les longs couloirs, des pays que je ne connaissais pas. Ils étaient fabuleux et pleins d'immenses richesses ; de pierres précieuses aux mille couleurs éclatantes. les arbres étaient hauts, et les fleuves puissants. Les prés sen- taient bon le foin, et les montagnes étaient comme de très

SAAG : Je sais, Ken. Mais cela est parfois difficile de maîtriser les événements qui barrent notre route. Comme si une force inconnue refusait de nous admettre. D'ad- mettre notre existence. Je suis comme un fleuve...

KEN : Tu n'es pas un fleuve à la dérive. Tu es le fleuve de ta vie.

SAAG : Pourquoi en moi cette angoisse brûlante ?

KEN : La fatigue. L'émotion. la soudaineté de l'évène- ment.

(*Un temps*)

SAAG : J'aimerais entendre de la musique. Beaucoup de musique. Emplir mon âme des harmonies de Mozart ou de Bach. Baigner tout mon corps dans leurs mélodies aé- riennes et profondes. Ce serait si bon.

KEN : Nous retrouverons Bach et Mozart. Nous les re- trouverons tous deux. L'un près de l'autre. L'oreille ten- due, et le corps de même. Leur chant dans notre tête rem- plie et le calme autour de nous.

SAAG : Combien d'heures ? Combien de temps serons- nous prisonniers ici ? (*Saag semble entendre une musique lointaine*)

Il me semble déjà l'entendre ! Mais elle est si lointaine ! Ecoute cette musique qui se confond avec mon âme. Ne l'entends-tu ? Nous pourrions communier en elle. Nous laisser envoler.

KEN : Nous l'entendrons bientôt.

SAAG : Comme je le désire. Aussi fortement que toi-mê- me. Je voudrais déjà être dans le futur. Dans notre futur.

SAAG : Je ne sais plus. Tu me troubles jusqu'au tréfonds de mon âme. Mais cet endroit préfigure pour moi cette prison qui nous attend plus loin. Plus dure. Et qui nous séparera. Dans un jour. Dans un moment. De tout cela j'ai peur... J'entends battre ton cœur comme le mien si fortement soudé et si fragile. Oh Ken ! je ne veux pas être séparée de toi.

KEN : Saag, je suis là. Près de toi. Tu n'es pas seule. Ferme les yeux. Oublie ce qui nous entoure. Ne pense qu'à nous. Ecoute notre cœur respirer. Ton souffle sur le mien étroitement mêlé. Il représente la vie, la force.

SAAG : Pour combien de temps encore. Chaque minute qui passe prend une densité nouvelle. Je ne suis pas dupe. Dès le début j'ai su notre amour impossible dans sa totalité. Et pourtant...

KEN : Et pourtant...

SAAG : Et pourtant j'ai cru au pouvoir de transformer notre destin. Etre libres de nous.

KEN : Mais le destin se transgresse. Se transforme. Prend une direction nouvelle.

SAAG : Nous ne le pouvons.

KEN : Nous le devons. Il y a toujours une issue. Nous redeviendrons libres.

SAAG : Dans cette remise ?

KEN : Oui. Dans cette remise même. Elle nous habite. Nous y sommes en sûreté. L'après commence ensuite.

KEN : Au bout d'une longue table, avec une grande cheminée flamboyante, nous serions côte à côte, humant l'air du temps des étincelles dans la cheminée. Le bois qui craque et la musique qui nous entoure. Et nous goûterions suavement, chaque seconde, chaque minute à nous seuls pour toujours.

SAAG : Comme il est bon de rêver.

KEN : Oui. Il est bon de rêver. Parfois...

SAAG : Comme je suis heureuse ! Je voudrais chanter. Crier mon ivresse. Etre un personnage imaginaire. Je voudrais. Je voudrais... être...

(Brusquement, passe non loin une voiture de police dans un long mugissement. Elle passe trois fois. Saag et Ken restent figés. Soudain accablés)

Je ne suis pas dupe, Ken. jamais nous ne sortions d'ici. Je le sais. Nous sommes tombés dans un piège. Tout ceci n'est que comédie.

KEN : Saag !

SAAG : Ces sinistres voitures. Leurs moteurs obsédants sont pour nous. Nous sommes cernés. Condamnés. Bientôt ils nous trouveront.

KEN : Calme-toi, je t'en supplie. Crois-tu que je suis tellement rassuré ? Suis-je dupe ? Crois-tu que je ne vois pas ce qu'est cet endroit sinistre et n'entends pas ces hommes qui peut-être nous traquent. Je sursaute chaque fois que j'entends les sirènes. Je ne puis m'empêcher de penser. Ou bien que c'est pour nous. Ou pour un autre comme nous caché et recherché. Mais je pense aussi à ces vies bousculées. Transformées. Peut-être anéanties, que sais-je ?

SAAG : Le droit ? Pauvre amour ! Il est une réalité aussi forte que toi-même et moi-même. Et elle est contre nous. Je hais cette vie qui nous brise. Je voudrais tant avoir comme certains la foi du charbonnier. Cette seule espérance qui est dans la chair, et qui fait la vie.

KEN : La peur obnubile ta pensée, Saag. Sache que cette réalité que tu crois contre nous, est peut-être notre plus solide soutien. Notre force vraie dans le temps et l'espace. A cela, il faut croire ;

SAAG : Il n'est pas possible de sortir de ce trou empesté. Mon instinct, mon intuition sourdement me le disent. Nous vivons les dernières heures de notre si cher amour. Si merveilleux. Si pur. Si dur, qui voulait aller au-dessus de lui-même. Soulever des montagnes. Abatte des forces ennemies. Mais, désormais, tout nous condamne. Nous avons tenté l'impossible. Provoqué le diable. Les dieux. Nous les avons bravés. Mais nous étions d'avance condamnés. Et pourtant je ne puis me détacher de cet amour qui me donne tant de joies. Tant de joies et de douleurs. Mais aussi me transporte au-delà des possibles.

KEN : Notre action n'est pas un leurre. Ni un mirage. Nous sommes de ceux qui pouvons, à chaque minute, chaque instant, transposer la réalité, la dépasser. Même dans ce qu'elle peut avoir de tragique, de noir, de désespérant, nous n'avons pas accepté une loi inique, absurde. Nous avons refusé d'être des robots mécanisés, obéissant à des règles abstraites. Nous refusons ce qui n'est pas humain. Et par cela même nous transgressons. Nous luttons, luttons pour continuer à être, non pour devenir des esclaves d'un seul régime. Nous luttons pour nous, mais pour les autres encore. Notre cause est bonne. C'est ça, la foi du charbonnier. Sa force. Notre force. La justice, c'est d'y croire.

Accident. Mort banale et stupide. Vie qui se termine dans un coin de rue parce que ce devait être ainsi. Ailleurs une bouteille de gaz qui a explosé. Ou bien un cocktail molotov quelque part non loin de la ville. Mais rien n'indique que toutes ces voitures soient à notre poursuite.

SAAG : Je ne suis pas dupe. Je sais que leurs sinistres bruits qui se rapprochent insensiblement, resserrent cet étau dans lequel nous sommes. Je ne crois plus à notre liberté, Ken.

KEN : Il faut y croire. Y croire pour vivre avec toutes nos forces. Notre force de vie. Notre force de lutte.

SAAG : Je voudrais tant te croire. Je sais ! Tu tentes de me rassurer. Mais crois-tu que ce soit possible ? Mon instinct de femme ne me trompe pas.

KEN : Il est impossible que tous ces bruits soient pour nous seuls. Ces voix n'étaient pas pour nous. Celles d'égoutiers, peut-être. Nous ne sommes pas seuls dans la ville. Que savons-nous au juste d'elle et de ses profondeurs ? Nous ne connaissons que nous et quelques autres encore. Mais nous ignorons la plupart. Nous savons seulement qu'ils existent. En silence parfois. Imprudents, d'autres fois. Et puis il peut se passer tant d'événements imprévus dans une ville. Aussi nous faut-il rester encore ici. Par prudence.

SAAG : Trois fois déjà ils sont passés si près. Si lentement comme des fourmes dans la nuit cherchant leur proie. Ne tente pas de me rassurer. Je sais.

KEN : Tu n'as pas de raison de faiblir. Ni le droit. Nous avons trop de responsabilités envers les autres qui luttent aussi.

KEN : Calme-toi. Regarde. Il n'y a d'autre que moi près de toi.

SAAG : Ils sont laids. Méchants. Ils s'avancent vers toi. Ton pauvre visage ruisselant de sang et de pleurs. Je ne te reconnais plus. Qu'ont-ils fait de toi, Ken ? Protège-moi.

KEN: Je suis là, Saag. Ne porte plus tes yeux fatigués sur ce tableau inoffensif.

SAAG : Je ne puis en détacher les yeux. Il est comme une réalité.

KEN : Il n'est pas réalité. Il n'est pas ta réalité.

KEN : Ton pauvre visage... Qu'en ont-ils fait... ? Et ce sang dont tu es inondé. Ton visage brutalement est envoyé à droite, puis à gauche. Tu dodelines de la tête. Tes yeux sont clos. Tu n'entends plus rien. Tes chairs tombent en lambeaux. Je ne puis te toucher. Tu brûles. Tes mains liées à cette chaise. Et ils rient. Ils rient. Brutes ! Brutes!

KEN : Arrête ! Il n'y a personne, Saag. Il n'y a que toi et moi. Ce n'est que ton imagination trop fragile qui transforme ta vue intérieure et te fait voir ce qui n'est pas. Regarde-moi. Ouvre les yeux. C'est moi qui tiens tes mains. Pas d'autres.

SAAG : Ils te prendront, Ken. Ils te prendront.

KEN : Laisse ce vieux tableau. Tais-toi. Ne dis rien. Calme-toi et viens.

SAAG : Tous ces rats autour de nous qui nous regardent de leurs yeux brillants, perçants comme des vrilles. Ils vont nous attaquer. Ils grouillent partout. Partout.

SAAG : Le crois-tu vraiment ?

KEN : J'y crois. L'espérance est la plus grande des forces. Parler et agir pour une multitude conforte les motivations, les justifie. Il faut donc poursuivre la lutte, intérieurement, sans se relâcher.

SAAG : Mais chaque minute qui s'écoule ébranle cette force. La grignote lentement. Nous...

KEN : Nous devons croire, Saag. Croire. Croire. Croire.

SAAG : Si tu cherches à me persuader tant, c'est que tu veux te persuader toi-même, que tu n'es pas sûr.

KEN : Nous devons poursuivre. Vivre pour nous et les autres. Seul est là l'objectif.

SAAG : En sommes-nous seulement capables ?

KEN : Nous n'avons pas le choix.

SAAG : Tu ne tiens pas compte de ma faiblesse. Et de notre réalité. Je redoute de lâcher et n'ai plus d'illusions.

KEN : Qui prouve que nous ne sommes pas dans la vérité ? Nous sommes dans une vérité. Rien ne peut la détruire.

SAAG : Je ne veux pas détruire ce qui est notre amour. Mais ces événements inattendus me dépassent.

KEN : Nous les dépasserons.

SAAG : J'en doute. Comme s'extraire de cet endroit bouclé. Comment ne pas être écrasé par cette réalité. Sa fatalité.

(Saag s'échappe. Dans un geste nerveux, fait tomber un objet qui se trouvait invisible dans la pénombre. Un vieux tableau pousstétreux. Couvert de toiles d'araignée. Et qui apparaît dans un rayon de lumière)

Ken ! Ken ! Là, je perds la raison.

KEN : Qu'as-tu, Saag ? Que vois-tu ?

SAAG : Regarde... là. Ce n'est pas possible. Pas possible.

KEN : Saag !

SAAG : Ken. Oh, Ken !

(Ken s'approche du tableau. L'examine)

SAAG : Regarde cet homme. Cette chaise. Il est comme si on le torturait. Mais Ken ! C'est toi. C'est toi. Oh, Ken ! Ken !

KEN : Non, Saag. Ce n'est pas moi. Ce n'est qu'une illusion.

SAAG : Ce n'est pas une illusion. Une prémonition. Je ne veux pas que l'on te torture de la sorte. J'ai mal dans ma chair. Ils te font mal. Ils te brutalisent. Ils écrasent tes membres. Arrêtez ! Arrêtez ! regarde tous ces hommes autour de toi qui te cernent. Qui te battent. Te giflent. Te portent des coups.

KEN : Je t'en supplie !

SAAG : Regarde. Ils m'éloignent de toi. Je n'entends plus ton souffle. Ton cœur et tes cris s'éloignent. Je ne veux pas. J'ai trop mal. Ils veulent te punir, n'est-ce pas ? Te punir de m'aimer parce que nous n'avions pas le droit. La loi nous l'interdisait. Je ne veux pas.

KEN : Au contraire. Notre imagination nous permet de voir le futur et d'oublier le présent.

SAAG : Et si notre vie n'était pas imaginative ?

KEN : Tu te contredis, Saag. Toute vie est imaginative et aussi toute réelle. Mais notre imaginaire nous appartient, fait aussi notre force.. Elle nous permet de transporter la réalité peut-être aussi imaginativement abordée. Si réalité il y a, il faut la dépasser. La projeter ailleurs.

SAAG : Pourrais-tu dire vrai ! Moi, je me crois lucide, car en moi domine la peur. La peur de te perdre. Je me sens égoïste. Je redoute que cet amour, si beau cependant, ne soit pour nous que synonyme de mort.

KEN : On ne peut effacer ce qui a déjà été. Ces jours. Ces semaines. Ces mois. Ces heures. Ces moments suprêmes, gagnés pour l'éternité. N'ont-ils été une réalité tangible ? Peut-on nous les enlever ? Les extirper de nos entrailles ?

SAAG : Sans toi, je meurs.

KEN : Tu ne mourras pas.

SAAG : Mais si tu viens à me manquer, je perdrai le souffle de vie qui chante en moi.

KEN : Notre amour, comme celui de chacun, est unique. Il ne peut mourir. Il se poursuivra longtemps, longtemps encore dans le devenir... Après nous.

SAAG : Il est plus fort que nous. Il est plus fort que nous. Oui ! Mais ma raison vacille. S'égare lentement. Et j'ai envie de hurler. Laisse-moi, Ken !

De mort. Je savais qu'ils viendraient pour me dévorer. Me battre. Me mordre. M'enlever toutes les dents les unes après les autres et enfourner ensuite leur tête dans ma bouche sanguinolente. Je ne puis me défendre. Ils m'entourent. M'enserrent. Ils rient de moi. Tous ces yeux qui me regardent comme des lames de rasoir qui veulent ma mort.

KEN (*Il tente vraiment de la maîtriser*) : Saag ! Saag !

SAAG : Sortez de ma vue, ignobles individus. Pourritures du régime. Serpents infernaux. Je suis votre esclave. Je ferai tout ce que vous voudrez. Je mangerai comme vous dans l'ombre éternelle de votre écuelle pervertie. Et j'embraserai vos yeux chassieux. mais laissez-moi la liberté !

KEN : Saag !

SAAG : N'approchez pas ! Laissez-moi ! Vous êtes la laideur du monde. Pourquoi ces diables maintenant en rangs serrés vont-ils vers moi fourches tendues ? Que l'on me rende la liberté ! Je brûle. Je suis prisonnière. Et ces montagnes qui surgissent me barrent le passage. Je suis prisonnière des arbres, des montagnes et des eaux, des serpents et des diables. Ils rient. Ils rient et me mettent sur une croix, brandissant des marteaux et des clous. Ils pénètrent ma chair. Ils vont me tuer. (*Saag s'évanouit*)

KEN : Saag... Saag... Saag... reviens à toi. Reviens à toi. Là... doucement.

KEN : Qui a parlé ? Peut-être est-ce important. On veut me dire quelque chose ? Mais je ne puis entendre. Simple-ment, savez-vous, je veux vivre. Vivre.

KEN : Saag... Saag... C'est moi, Ken. Je suis auprès de toi.

KEN : Il n'y a pas non plus de rats. Nous sommes seuls. En sûreté. Laisse le temps passer.

SAAG : Je deviens folle. Tout me fait peur. Cette chape de plomb que je sens au-dessus de ma tête, lourde comme un marteau-pilon. Menaçante. Aux aguets. Prête à tomber sur nous pour nous écraser. Tuer notre amour. Te tuer. Oh, Ken ! Pour toi, je suis une chaîne inutile. Un poids trop lourd. Je n'ai pas ta force. Je ne suis qu'une pauvre chose.

KEN : Tu es mon âme. Sans toi je ne suis rien. Tu es ma raison. Ma raison de vivre. Tu es ma principale motivation. L'extrême qui me donne la force.

SAAG : Pourquoi ne pas abandonner puisque tout est consommé ?

KEN : Saag ! Tu n'as pas compris. Nous n'avons rien perdu. Nous sommes vivants avec notre amour.

SAAG : Pardonne-moi? je suis si faible.

KEN : Forte, Saag. Tu l'as toujours prouvé.

SAAG : Je suis faible et je le sais. Ne me trompe pas. Ma force venait de la tienne. Mais je ne crois pas à cette liberté pour laquelle tu te bats. Je ne crois qu'en mon amour et c'est pour lui que je saigne. Je ne résisterai pas.

KEN : Il le faut, Saag. Pour toi et pour moi.

SAAG : Je ne puis.

KEN : Pour les autres aussi il le faut. Pour tous les autres qui ont mis leur confiance en nous, c'est notre responsabilité. Nous ne pouvons renoncer. Pour eux, nous devons

Une musique lointaine monte. Ken l'écoute un instant. Ferme l'appareil. Semble hésiter. Puis remet le contact et se dirige vers Saag. La prend doucement dans ses bras, l'amène vers le devant de la scène et l'entraîne délicatement dans la valse lente qui, en sourdine, s'échappe du transistor. Saag se laisse faire comme dans un rêve lointain. Quand la musique s'achève, elle quitte Ken et va se rasseoir par terre, silencieusement, au loin, solitaire. Ken ne bouge pas lui non plus, oreille tendue. Soudain, on entend non loin :

Attention ! Attention ! On recherche Ken Karvy, coupable de menées subversives, et sa compagne Saag Serny. L'homme porte un pull-over noir à bords roulés et un pantalon gris. La femme, une jupe de couleur rouille et un chemisier blanc. Karvy est châtain et grand. Serny plus petite et blonde. Toute personne pouvant donner des renseignements sur ces deux individus sont priés de téléphoner au 27 08 3. Nous répétons...

(Un long cri monte de la gorge de Saag, qui se transforme en un hurlement de mort, quand Ken s'est précipité vers elle, pour l'empêcher de hurler. Mais Saag se dégage. Elle hurle, en proie à une terrible crise d'hallucinations)

SAAG : Tous ces serpents qui montent sur moi. Toutes ces bêtes féroces qui veulent dévorer mon ventre, mes entrailles. Ils m'écrasent. Ils sont multiples. Leur peau est froide. Glacée. Ils montent vers mon visage. Ils me prennent toute. Je suis leur esclave. Ils vont faire de moi ce qu'ils veulent.

KEN (*Tenant de la main*) : Saag. Saag. Tais-toi. Tu vas nous perdre.

SAAG : Ils sucent mon sang. Ils me tiennent. Ils bavent et se cramponnent. Ils dansent une bacchanale de mort.

lutter. Survivre. Notre force est une force pour l'éternité.

SAAG : L'éternité est dans le présent. Dans ce présent. Ce présent que je maudis parce qu'il n'y aura pas de demain et que sans toi tout sera perdu.

KEN : Souviens-toi. C'est toi-même qui as dit, souligné que nous devons nous assumer.

SAAG : C'est si loin maintenant... Et pourtant. Pourtant je ne veux pas abandonner. Je ne veux pas.

KEN : Tu n'abandonnes pas, Saag. Un moment de faiblesse, seulement.

SAAG : Je suis si faible. Mon cœur se dessèche. Il est mort. Je suis dans une grande boule de feu où je vais me perdre et devenir fantôme. Un fantôme qui viendra hurler à la porte de la vie, avec des mains de sang. Et pour rien, puisqu'il n'y aura rien. Tout en moi est vide. Ce silence angouissant et ce bruit qui m'obsède. Me font peur. Me rendent folle.

KEN : Il n'y a personne que ce silence. Que moi et toi dans ce silence. Et le mouvement du temps qui s'écoule.

(Saag reste prostre par sa souffrance intérieure. Ken marche de long en large. Torturé en lui-même. Dissimulant sa propre angoisse. Ne sachant plus que dire. Que faire.)

SAAG : Le mouvement s'écoule... Le mouvement qui s'écoule... est comme un grand fleuve passant à travers le temps et l'espace, avec ses eaux vertes glissant vers la mer comme un long serpent.

(Machinalement, dans le silence qui suit, Ken prend le transistor emporté. Le regarde longuement. Effleurant les bouts de ses doigts. Inconsciemment, met le contact.)

SAAG : Je ne vous connais pas. Que me voulez-vous ? Qui êtes-vous, pour ainsi me condamner ? Au nom de quoi ? Assassins ! Eloignez-vous. Laissez venir à moi les petits oiseaux. Mais je suis seule. Seule. Il n'y a pas de dieux. Ni de petits oiseaux. Que cette force étrange qui m'abat et ces serpents qui tournent autour de moi dans leurs danses crépusculaires. Venez, petits oiseaux. Venez à moi. Venez danser avec moi.

(Saag se lève et se met à danser en tournant sur elle-même)

Comme j'aime votre chant. Dans les grands prés de sa liberté. Faites attention, mes petits, à ces grands serpents noirs pleins de bave. Attention ! Attention ! Ils se rapprochent. Ils viennent vers moi. Ils m'entourent. Me prennent. Montent. Je n'en puis plus. Ah !

(Saag s'affaisse et Ken va la prendre dans ses bras... Saag murmure :)

(Ils m'étouffent. Je vais mourir. Mourir étouffée.)

(Dans un violent effort, elle se redresse et s'échappe de Ken)

Libre ! Libre ! Enfin libre !

(Saag se retourne)

Mais quels sont encore ces yeux braqués sur moi. Qui connaissent toute mon âme. Je veux retrouver mon âme.

KEN : Saag... Saag... N'aie pas peur. C'est moi, Ken ! Entends-tu, Saag ? C'est moi, Ken.

SAAG : Qui vient de parler ? Qui vient de prononcer ces paroles étranges ? Vite, que je sache. Peut-être que c'est la délivrance, la délivrance...

KEN : Petite Saag...

SAAG : Je n'entends pas. Je ne puis entendre. Je n'entends pas ces mots de délivrance ni de liberté qui chantaient si fort.

SAAG : N'approchez pas. Il faut d'abord que je vous regarde. Que je vous connaisse. Vous avez un bon visage triste.

Vous êtes venu pour me sauver des enfers ?

KEN : Je suis venu pour te sauver des enfers.

SAAG : Ce n'est pas vrai... Vous êtes complices des autres. Sortez d'ici. Sortez.

(Saag court à travers la scène, se heurte aux objets qu'elle frappe de ses poings crispés. Ken se précipite à sa poursuite. Mais Saag se défend avec ses pieds et ses poings. La folie décuple ses forces. Ken se protège comme il peut. Mais Saag parvient à se dégager et à fuir)

Prisonnière et libre ! Mais personne ne viendra plus. Je nage dans l'espace. Je suis libre de toutes chaînes... Mais pourtant, tout là-bas, venant de l'horizon, tous ces serpents encore qui me barrent la route. Laissez-moi ! Laissez-moi ! Ils rient. Ils rient de moi. Et cette montagne qui s'écrase sur moi. Ah ! *(Saag tombe sur la scène. Et après un temps, soudain, des coups sourds résonnent. Saag pousse un long cri de bête blessée. Ken se raidit. Les coups deviennent plus violents. Une voix crie)*

LA VOIX : Rendez-vous, Karvy. Cette remise est cernée. Vous ne pouvez fuir.

(Ken regarde tristement Saag)

KEN : La liberté n'entrait pas dans notre destin.

(Ken reste silencieux, va près de Saag. Attend courageusement. Fait face. En lutteur qu'il est. Attendant)

LA VOIX : Rendez-vous, Karvy ! Sinon nous enfonçons la porte... Pour la dernière fois, rendez-vous !

ET LE RIDEAU TOMBE SUR SAAG

147

KEN : Saag... Saag... Entends-tu ? Je suis Ken. Ken.

SAAG : Que dites-vous ? Je ne vois que vos lèvres qui remuent. Mais je ne comprends pas. Etes-vous le représentant de la mort ? Vous voulez mon squelette pour le monter au monde. Qui êtes-vous ? Je ne distingue rien. Rien. Plus rien. Mais j'ai le droit de savoir. Le droit. Le droit. Non ! N'approchez pas. N'approchez pas.

KEN : Mais c'est moi, Saag... C'est moi, Ken. Ken...

SAAG : Je ne comprends pas. Je ne vous connais pas. Peut-être savez-vous pourquoi je suis condamnée ? Peut-être êtes-vous celui qui doit me rendre la liberté. Me rendre à mon amour. Celui que les dieux m'envoient sans que je le sache.

KEN *(Murmurant en lui-même)* : Ken, Ken, Ken. Que dois-je faire ?

SAAG : Que dites-vous entre vos dents serrées que je ne puis comprendre ? Dites-moi, je vous en supplie, pourquoi je suis condamnée !

KEN *(Presque inaudible)* : Peut-être parce que tu m'as aimé, mon amour.

SAAG : Que dites-vous ? Je ne vous comprends pas. Regardez ce gouffre en face de moi. Je suis poussée jusqu'à ses bords et vais y être précipitée. Je glisse. Je n'ai rien pour me raccrocher. Pas la moindre racine, le plus petit brin d'herbe. Que les murs lisses où l'eau suinte. Et pourquoi me montre-t-on un linceul ? Mes yeux se ferment et sont vides, Monsieur. Où êtes-vous ? Qui êtes-vous ?

KEN : Saag. Saag.

146